

PAR THÉA OLLIVIER  @telquelofficiel
PHOTOS YASSINE TOUMI  @telquelofficiel



TIZI N'OUCHEG

UN VILLAGE QUI SE DÉBROUILLE TOUT SEUL

PERCHÉS DANS LES MONTAGNES SURPLOMBANT LA VALLÉE DE L'OURIKA, PLUSIEURS VILLAGES, TIZI N'OUCHEG EN TÊTE, S'ACTIVENT POUR SORTIR DE L'ISOLEMENT. ILS PALLIENT LA DÉFAILLANCE DE L'ÉTAT GRÂCE À UN NOUVEAU TYPE DE GOUVERNANCE PARTICIPATIVE.



Au milieu du chant des grillons, la nuit tombée, les rythmes chantés en tamazight par un groupe de femmes rebondissent sur les murs des anciennes maisons en pierres et les nouvelles bâtisses de béton de Tizi N'oucheq, douar niché dans les montagnes du Haut-Atlas, à 60 kilomètres de Marrakech. Le lendemain, 600 villageois sont attendus pour célébrer un mariage. Quelques années plus tôt, cela aurait été impensable. Depuis 2011 et la création de l'association du village, Tizi N'oucheq n'est plus déserté. Des dizaines de projets de développement durable ont été mis en place grâce à un type de gouvernance participative innovant, qui commence à se répandre dans les villages alentours.

Le président de l'association, Rachid Mandili, est revenu en 2004 à Tizi N'oucheq après l'avoir délaissé une dizaine d'années. *"Ma femme Saâdia voulait rester au village"* se souvient-il, jetant un regard complice à son épouse. Mais il n'est pas question que ses enfants grandissent dans le même isolement que lui. A 1600 mètres d'altitude, perché sur un col entre deux vallées, le douar n'était accessible qu'à pied ou à dos de mule. Il n'y avait ni eau ni électricité dans les foyers. Très peu d'enfants étaient scolarisés, ils parlaient uniquement tamazight et la plupart fuyaient pour trouver du travail et ne revenaient jamais. *"Depuis la Marche verte, tous les jeunes vont travailler dans le Sahara, dans les métiers du bâtiment"*, se désole Rachid Mandili, qui n'a pas envie de voir son fief devenir un village fantôme. »



» A son retour, il ouvre un gîte rural pour faire découvrir sa région et les alentours aux touristes. Face aux insuffisances de l'Etat et des autorités locales, Rachid Mandili décide d'aller plus loin pour rendre son village autonome. Rejoint par plusieurs membres du village, il compte uniquement sur la mobilisation des habitants. Treize ans plus tard, Tizi N'oucheg a changé de visage.

Des projets à gogo

Début des années 2000, l'électricité de l'ONEE arrive au village. Un peu plus tard, les villageois unissent leurs forces pour construire un château d'eau et un système de tuyauterie pour récupérer l'eau potable de la source. En 2012, c'est au tour de l'eau courante d'abreuver le village, grâce à un savant circuit élaboré par leurs soins et qui atteint chaque foyer. *"Le mètre cube coûte un dirham, selon un prix fixé de façon collective et solidaire en fonction du budget des plus démunis"*, explique Rachid Mandili, en montrant les compteurs que relève chaque mois un membre de l'association.

Plus récemment, le village a construit son réseau d'assainissement des eaux, rebâti une mosquée (quatre fois plus grande que la précédente) et organisé le tri des déchets. Construction de l'école primaire et maternelle, formation des éducatrices, construction d'un atelier de tapis pour les veuves et femmes célibataires, promotion de l'agriculture sans engrais... Au total, 16 des 30 projets de la vision 2020 décidée en collectivité ont déjà été réalisés.

La plupart d'entre eux auraient été difficilement réalisables sans la piste qui serpente à flanc de montagne sur plusieurs kilomètres, entre le fond de la vallée de l'Ou-



rika et les cinq douars juchés dans les sommets. *"Nous avons dessiné notre piste, on connaît par cœur nos montagnes"*, témoigne fièrement Brahim El Mandassy, responsable de l'association du village voisin, Aït Merguine. Pendant un an et demi, des centaines de villageois ont mis la main à la pâte, comme Mohamed, 18 ans, qui vient de décrocher son bac. *"Je vais étudier les sciences de la terre à l'université de Marrakech et revenir pour développer le village"*, ambitionne le jeune étudiant. Comme les autres, il se souvient d'avoir pioché et travaillé pour mettre à niveau le chemin et construire cette route qui a changé leur quotidien. Entretien régulièrement par les habitants, elle leur permet de trouver du travail dans un périmètre plus étendu, de se rendre au collège et d'accé-



Les enfants du douar vont à l'école à partir du préscolaire, encadrés par deux femmes du village devenues éducatrices.

Rachid Mandili et les autres membres de l'association sont allés dans trois villages dans la région d'Agadir pour partager leur expérience de développement en autonomie.



ment : *“On crie et on frappe à toutes les portes, puis on trouve une solution”*. Donateurs privés, entreprises, ONG... le village accepte toutes les aides, tant qu'il n'en devient pas dépendant.

L'avis de tous compte

Voilà maintenant six ans qu'à Tizi N'oucheg, un nouveau modèle de gouvernance participative s'est mis en place. *“Avant, nous n'avions pas notre mot à dire”*, se souvient Ahmed, plombier de 27 ans qui a quitté le village à 11 ans. Membre de l'association dès ses débuts, il est revenu habiter au village l'année dernière avec sa femme et a été embauché pour suivre les projets contre un salaire de 2000 dirhams. *“Tout le monde est invité à donner son avis, et ce sur chaque projet”* s'enthousiasme-t-il, accoudé à sa porte d'entrée de bois bleu qui donne sur une vue vertigineuse de la vallée.

“Nous discutons d'abord du projet au sein de l'association, puis nous le présentons devant les villageois, sur la petite place devant la mosquée”, détaille Rachid Mandili. Une place à l'ombre de grands arbres, où campent habituellement les anciens pour commenter les der- »

der aux soins plus facilement. Effets secondaires : les sachets plastiques de nourriture industrielle jonchent le sol du village, emportés par le vent, et les maisons de parpaing ont poussé comme des champignons aux côtés des bâtisses traditionnelles de pierres, technique ancestrale qui déperit.

Mais Rachid Mandili n'est jamais à court d'idées. *“Prochainement, nous souhaitons planter 40 000 arbres, creuser une piscine pour stocker l'eau de pluie et construire un dispensaire. Mais notre priorité reste de trouver un internat pour les collégiens de notre village et ceux des alentours”*, explique ce père de deux enfants, bientôt trois. Et quand il est l'heure de parler de financement, Rachid Mandili explique tout simple-

Rachid Mandili donne des conseils à Brahim El Mandassy, du village voisin, qui vient de construire son propre réseau d'assainissement des eaux.



» nières nouvelles. *“Nous sommes à l’écoute de chaque personne, notre objectif est de trouver un consensus pour être sûrs que le projet soit réalisé”*, explique-t-il, sans aucune velléité de s’imposer ou de prendre le pouvoir face aux autorités locales.

Ce modèle a commencé à attirer les villages alentours, qui voient Tizi N’oucheg reprendre des couleurs et envoyer ses jeunes à l’université. C’est le cas du douar d’Aït Merguine, porté par Brahim El Mandassy, qui a fondé en 2014 l’association Assafar – nom en amazigh d’un médicament qui “guérit tout”. Tout aussi dynamique que son voisin, c’est un peu par obligation que Brahim El Mandassy est revenu au village suite au décès de son père. Absent plusieurs mois par an pour travailler au Sahara, les projets ont longtemps stagné après la construction de fontaines d’eau potable. El Mandassy a déjà dégagé 10 millions de dirhams pour son village, grâce à un partenariat avec le Rotary Club International. 2,5 millions ont déjà été ponctionnés pour financer les travaux d’assainissement des eaux. *“Suite à une décision collective, dix villageois se sont relayés chaque jour pendant un mois. Le samedi était réservé au gros œuvre avec une soixantaine d’habitants mobilisés”*, explique-t-il, en déambulant sur les chemins escarpés jusqu’aux trois bassins d’assainissement. Les projets à venir sont ambitieux : une école maternelle pour une vingtaine d’enfants et l’eau courante dans les maisons.

Echange d’expérience

“C’est par mimétisme que ce modèle va pouvoir se répandre et s’adapter à chaque village”, prédit Karine Benabadji. Cette Française quinquagénaire et son époux, Ahmed Benabadji, ont connu Rachid Mandili lors d’un séjour dans son gîte, en 2004. Interpellé par les efforts menés par leur hôte, le couple franco-marocain, résidant à Mohammedia, a décidé de l’accompagner dans sa recherche de financements et de partenariat. Quand

ils voient que d’autres villages sont intéressés, ils décident d’aller plus loin. *“En 2015, avec nos cinq enfants, nous avons visité 12 villages autonomes à travers le monde pour comprendre comment fonctionnent des systèmes similaires”*, explique cette professeure d’anglais, qui a tout plaqué pour se consacrer à Open Village, l’association qu’elle a créée avec son mari. Leur but : répandre ce mode de gouvernance dans les villages ruraux motivés pour mettre en place un développement autonome, écologique et solidaire. *“Nous faisons un tra-*

Les effets de la nouvelle piste se voient même sur les façades des maisons. Celles de Tizi N’oucheg et des villages alentours, traditionnellement faites de pierres et de terre, laissent place aujourd’hui au parpaing.



Les veuves et les femmes célibataires ont un petit revenu supplémentaire grâce aux activités économiques créées par le village, comme la confection de confiture de mûres et de tapis.

vail de bouture pour que les villages ne se vident pas et qu'ils se développent tout en gardant leur identité", résume Karine Benabadji. Membres du think tank Les Citoyens, ils sont à la recherche de financement. *"Le budget d'accompagnement pour un village est de 100 000 dirhams sur deux ans"*, estime Ahmed Benabadji.

L'association travaille déjà avec les villages voisins de Tizi N'oucheq et commence à s'étendre. *"Un village près de Tahannaout est dans la même dynamique. Il a décidé d'aménager une école maternelle pour accueillir une vingtaine d'enfants d'ici octobre prochain, même s'ils n'ont encore aucun financement"*, explique Karine Benabadji. Rachid Mandili et quatre autres membres se sont déplacés mi-juillet dans trois villages près d'Agadir pour prodiguer quelques conseils sur le modèle de gouvernance participative qu'ils ont adopté... Et ils sont revenus avec de nouvelles idées. *"On nous a parlé d'une technique pour faire de l'huile de figue de barbarie qui pourrait être une source de revenu pour notre village"*, précise avec un grand sourire Rachid Mandili, toujours à la recherche d'échange d'expérience. Ensemble et main dans la main, c'est comme cela qu'ils avancent. ■